

Il ajouta :

—Tu es bien sûre ?...

—Il n'y a pas de doute. Et l'enveloppe est datée d'avant-hier.

—Cela est vraiment extraordinaire ! Après vingt-trois ans... du Puy ! Quelle énigme !

Hermine se décida à interroger son père.

—De quoi s'agit-il donc ? Cette lettre semble vous bouleverser...

—Tu peux savoir... Tu tiens à ce nous parlions encore de cette malheureuse... Je l'avais presque oubliée et elle s'impose de nouveau à mon intention !.....

De cette malheureuse !

Hermine avait compris ; une pâleur mortelle recouvrait ses traits.

Si son père avait pu la voir, lire sur son visage l'angoisse inexprimable qui y éclatait, il s'en serait demandé la cause avec stupeur.

—Je ne comprend pas, osa-t-elle affirmer.

Il lui remit la lettre.

—Lis ce billet d'outre-tombe et dis moi ce que tu en penses.

La marquise de Parioux la connaissait bien, cette fine écriture d'ancienne institutrice.

Dès les premières lignes, elle laissa échapper un cri de saisissement.

—Allons ! chère fille, dit le comte, il ne faut pas t'émotionner à ce point. Certes, à aucun moment, je ne me serais attendu à ces protestations d'innocence ; mais ce qui m'échappe totalement, ce que je ne saurais m'expliquer, c'est que de ce billet m'ait été envoyé au bout de vingt-trois ans, et que l'écriture de l'enveloppe ne soit pas de la même main que celle de la signataire.

Hermine avait fini de lire et demeurait immobile, comme écrasée par ces protestations de la disparue.

Des larmes roulaient dans ses yeux, des sanglots lui montaient à gorge et elle avait peine à les réprimer.

Étonné de son silence, le vieillard s'écria :

—J'ai bien vu, n'est-ce pas ?... la lettre est datée de 1871 ?...

—Oui, du 20 novembre, sans indication de localité. Pauvre femme !

Le comte de Borianne ne protesta pas contre cette exclamation. Il était plus ému, au fond, qu'il ne voulait le laisser paraître.

Avec le temps, sa rancune s'était apaisée.

Du reste, il ignorait absolument les causes de la disparition de sa belle-fille. Il n'avait pas revu son fils ; quand à Hermine, elle assurait ne rien savoir non plus.

—Y comprends-tu quelque chose ? demanda-t-il.

—Non, et c'est un bien étrange mystère.

—A-t-on cherché la vicomtesse dans la Haute-Loire ?

—Oui tout justement. Madeleine y avait une amie de pension, à Virmont, petit bourg situé au pied d'une montagne. Hector espérait qu'elle était allé s'y cacher. C'était encore une fausse piste, Madeleine n'a point paru à Virmont.

—Pourtant, fit observer le comte, ce billet m'arrive de la Haute-Loire. Virmont est-il loin du Puy ?

—Dix lieues tout au plus ; mais qu'importe ? L'amie de Madeleine y est morte en 1882, sans jamais avoir eu de ses nouvelles.

—De plus en plus singulier !...

Hermine lisait et relisait la lettre.

A ce passage : *Si vous saviez, monsieur !... si je pouvais parler !... vous me béniriez au lieu de me maudire...* la marquise joignait les mains et, levant les yeux vers le ciel, semblait implorer une puissance supérieure.

—Mais pourtant, dit tout à coup le vieillard, si Hector recherchait Madeleine Breton, c'est donc qu'il lui avait pardonné ?... Tu ne m'as jamais rien précisé à cet égard, et pourtant, à cette époque, tu voyais Hector tous les jours, tu avais même pris la surveillance de son fils. Il est impossible qu'Hector ne t'ait fait aucune confidence sur les causes du départ de sa femme ?

—Aucune, mon père, répondit Hermine.

Le vieillard hocha la tête.

—Avoue plutôt, fit-il, que tu ne veux rien dire. Peu m'importe ! Ces dissensions ne nous regardent pas. Que faire de cette lettre ? Je n'ai pas le droit de la détruire. J'estime même qu'il est de mon devoir de la communiquer à Hector. Charge toi de la lui envoyer. Tu lui diras en même temps que je suis désireux de le revoir avant de mourir, et que s'il veut bien me faire cette concession je m'engage à ne pas lui parler du passé. Relis-moi une dernière fois le billet, afin que j'en pèse tous les termes.

Hermine commença cette lecture. Mais son émotion était telle qu'elle dut s'interrompre à plusieurs reprises, étouffé par les sanglots.

—De tout cela, conclut le vieillard, il ressort que ma belle-fille adorait son fils. Or, j'estime que si elle avait vécu, elle n'aurait pu rester aussi longtemps sans le voir. Tout me dit qu'elle est morte. Elle n'avait que faire de me recommander Maxime. Je chéris ce brave garçon comme il le mérite. Je ne suis étonné que d'une chose, c'est qu'il s'obstine à rester célibataire. Les riches partis ne lui ont pourtant pas manqué dans son rang. A propos, t'a-t-il écrit quand il reviendrait d'Allemagne ?

—Non ; mais je l'attends d'un jour à l'autre.

Ne lui parle pas de la lettre. Il ne pense plus guère à sa mère, inutile de le tourmenter. Envoie-là à Hector et qu'il n'en soit plus question entre nous. Cette histoire m'a brisé la cervelle ; je vais tâcher de sommeiller un peu jusqu'au déjeuner.

Il rentra dans sa chambre à coucher, contiguë au petit salon où avait eu lieu cet entretien.

A peine seule, la marquise s'agenouilla, joignit les mains et se perdit dans ses prières.

Que demandait-elle à Dieu ?

N'était-ce pas plutôt la disparue qu'elle implorait ?

Quel étrange secret se cachait derrière ce visage encadré de cheveux blancs ?

La marquise de Parioux, âgée de cinquante-deux ans, paraissait avoir dépassé la soixantaine.

Un chagrin, qu'on attribuait à la perte de son mari et de sa fille unique, la minait sans trêve ni merci.

On admirait l'héroïsme avec lequel elle s'efforçait d'être gaie, parfois même enjouée, devant son père dont elle s'était faite, suivant l'expression du vieillard, la "fille de charité."

En dehors de la présence du comte, elle se laissait aller à l'accablement ; tout sourire fuyait ses lèvres, et les rides profondes attestaient le ravage des larmes secrètes, des cruelles insomnies.

Elle ne sortait jamais du château. Du reste, le parc, très vaste et sillonné de larges allées, suffisait à ses promenades.

Elle y faisait la conduite au père, durant la belle saison.

Le vieillard, bientôt las, s'asseyait sur un banc et réclamait la suite de la lecture.

On rentrait et un secrétaire au service du comte lui prêtait le secours de ses yeux et de sa voix, compulsant sur son ordre, les encyclopédies, écrivant sous la dictée, classant des documents, ne restant jamais inactif.

La marquise s'enfermait dans sa chambre et attendait pour en sortir, l'appel du maître.

Le soir, elle se mettait au piano et jouait au père les opéras français et italiens dont il ne se lassait jamais.

Elle avait un talent correct, mais froid. Les doubles croches de l'opéra-bouffe manquaient d'entrain sous ses doigts. Elle ne rendait bien que la musique triste ; alors elle faisait pleurer le piano et communiquait à l'auditeur la désespérance de son âme.

Et le père ne tardait pas à s'écrier :

—Assez ! assez ! La vie est assez triste par elle-même, surtout pour un aveugle ! Ne l'assombrissons pas davantage avec des airs d'enterrement.

La marquise vivait en ce château comme en un cloître. En aucune occasion on ne la vit, même à l'église : mais elle suivait assidûment les offices religieux dans sa chapelle particulière, desservie par un vieux prêtre, son confesseur.

Des curieux tentèrent vainement de faire jaser ce pauvre vénérable ecclésiastique. Il ne lui échappa que cette indiscrétion, devant une de ses anciennes pénitentes qu'il croyait discrète :

—Tout ce que je puis dire sur la marquise, c'est qu'elle est bien malheureuse et qu'il n'y a plus de remède à sa douleur.

Cette confidence, bientôt colportée de bouche en bouche, fut l'objet de commentaires passionnés ; un professeur de lycée, sorte d'épicurien doublé d'un voltairien, crut devoir émettre cette supposition qui ne reposait d'ailleurs sur aucune base : "parbleu ! la marquise a des remords."

L'opinion fit prime à Châteauroux.

La marquise priait encore lorsque le valet de chambre lui annonça son neveu.

Elle se releva précipitamment et s'avança, souriante, pour recevoir le jeune homme.

Maxime l'embrassa, mais avec moins d'effusion qu'à l'ordinaire.

Elle crut sentir dans son regard comme une interrogation, une insistance à pénétrer le fond de sa pensée.

—Ma première visite a été pour vous, chère tante, comment va grand-père ?

—Très bien. Il s'est senti un peu fatigué, ce matin, et il repose dans sa chambre. Il doit sommeiller, parlons bas. Comment as-tu trouvé ton père ?

—En parfaite état de santé. Il chasse encore en pleine neige, comme un jeune homme.

—A-t-il été content de te revoir !

—Je n'en sais rien. Il ne change pas à mon égard : des accès subits de tendresse suivit tout aussitôt de froideurs incompréhensibles. Si je cherche à lire dans ses yeux, j'y trouve, quand il les fixe sur moi, les sentiments les plus contradictoires. C'est affreux à dire : il ne m'aime pas.

Tous deux s'étaient assis au coin de la cheminée. La marquise avait eu soin de tourner le dos au jour comme si elle eût craint de laisser voir à son neveu l'agitation qui se trahissait sur sa physionomie.